

noire avec de grands yeux blancs, posait en face de l'instrument.

Quand il vit sa tête reproduite sur le féréotype, il trouva qu'il avait le visage trop luisant.

— Ils sont tous comme ça, ces animaux-là, me dit Pierron en français ; si je voulais les en croire, il me faudrait les blanchir. J'y perdrais un peu de temps !

— Vous riez de moi, dans votre langage, remarqua le nègre.

— Non ? repartit Pierron. Ah ! mon ami, si vous pouviez comprendre tout le bien que je dis de vous, à monsieur, vous en seriez pâmé d'aise.—N'est-ce pas qu'il est bon, ce portrait, dit l'artiste en montrant le féréotype aux autres noirs.

Ceux-ci l'ayant trouvé des plus ressemblants, force fut à l'original de s'en contenter. Voyant le photographe en train d'ajouter, avec la pointe d'un pinceau, une chaîne, des bagues et des boutons d'or à son personnage :

— Mais, il ne porte aucun de ces bijoux-là, lui fis-je remarquer.

— C'est précisément parce qu'il n'en a pas qu'il faut que je lui en mette. Encore une de leurs manies à ces grands enfants-là. La première fois que je fis le portrait de gens de cette espèce, j'avais à faire à deux nègresses, une jeune et une vieille. La première avait une chaîne et des boucles d'oreilles dont j'indiquai le dessin et la couleur sur le portrait. La vieille, elle, n'en ayant point, naturellement je ne lui en fis pas. Une demi-heure plus tard, elle me revenait fondant en larmes. Un vrai déluge. Je lui en demandai la raison.

— Tu as mis des bijoux à l'autre, et moi je n'en ai point ! me cria-t-elle au milieu de ses sanglots, en me tendant son portrait.

— Mais, vous n'en portez pas.

— Ça ne fait rien, j'en veux, moi aussi...

— Oh ! qu'à cela ne tienne, repris-je, et, séance tenante, je lui dessinai une énorme chaîne d'or qui lui descendait sur la bedaine, et des pendants d'oreilles et des bagues, tout le bataclan. Avant de partir, la vieille, radieuse, m'embrassait les genoux.

L'heure du souper approchant, je me disposais à partir, lorsque le farceur me retint par le bouton de mon habit :

— Si vous voulez, me dit-il, dimanche soir nous irons à leur église.

— Pourquoi ? y a-t-il quelque chose de curieux à voir ?

— Comment, quelque chose de curieux ?... Ils ont deux églises rivales, une presbytérienne et une catholique. Eh bien, dimanche dernier, on fut obligé d'y envoyer la police. Quand elle arriva sur les lieux, les fidèles étaient en train de se casser les bancs de leurs chapelles respectives sur la tête. Et vous me demandez si c'est drôle à voir ?...

Je pris congé du facétieux photographe et regagnai ma pension. Une jolie collection de pensionnaires qu'il y avait là ! Tous plus laids et vulgaires les uns que les autres. Sur cent touristes que nous avons remarqués à Saint-Augustin, quatre-vingt-dix étaient évidemment des gens de peu d'éducation. La chose est bien simple à expliquer. A part les riches propriétaires, personnes très distinguées, qui ont une résidence d'hiver dans ces stations du sud, les gens de la haute classe vont passer la saison rigoureuse en Europe.

Un fait qui nous a frappé, partout aux Etats-Unis, à la pension comme dans les grands hôtels, c'est la rapidité avec laquelle les Américains expédient leurs repas. Souvent, nous avons vu trois tables se succéder à nos côtés pendant que nous prenions notre dîner. Pour l'Américain, manger est une affaire qu'il faut bâcler au plus vite. Chez nos voisins *time is money*, voyez-vous !

Sereine et tiède comme une de nos belles soirées du mois d'août, cette nuit du 12 février descend sur la ville qui, contrairement à nos cités du nord, semble plutôt s'éveiller que se laisser aller doucement au sommeil. Pendant la chaleur du jour, à part les étrangers qui errent dans les rues, promenant leur personne ennuyée, marchant sans but ou regardant d'un air distrait les curiosités étalées dans les vitrines, on aperçoit assez peu les gens de la place, les femmes surtout, qui se tiennent au frais à l'intérieur des maisons ou dans leur jardin. Mais, à peine les dernières clartés du jour se sont-elles éteintes, que la vie renaît dans la ville engourdie par l'ardeur d'un soleil du midi. Hommes et femmes sortent des habitations pour jouir de la douce fraîcheur d'une nuit floridienne. Les boutiques s'illuminent, les rues se remplissent d'une foule animée qui va, vient, causant avec abandon. Les trois grands hôtels de la place s'éclairaient à *giorno* : du haut en bas de leurs larges vérandas circulaires, pendent des fanaux de diverses couleurs, tandis que dans les spacieux parterres des lanternes vénitienes sont accrochées aux palmes des datiers qui balancent gracieusement leurs longs éventails à travers lesquels, comme des diamants, scintillent les étoiles. Toute la population nomade qui fuit, durant l'hiver, les rigueurs du nord pour aller se baigner dans les tiédeurs du sud, se répand hors des hôtels dont elle encombre les galeries. Les hommes fument leur cigare ou errent de groupe en groupe, causant, la bouche en cœur, avec les dames qui, tête nue, ou une blanche mantille à jour jetée sur les épaules ou

les cheveux, lancent de frais éclats de rire au nez de ces muguettes en frais d'amabilité. Des fenêtres ouvertes du salon d'un hôtel s'échappe la mélodie langoureuse d'une valse que chante une harpe accompagnée d'un piano, et j'aperçois des danseurs enlacés qui tourbillonnent sous l'éclat des lustres. Le propriétaire de l'établissement d'à côté a retenu les services des musiciens de la garnison qui, installés dans un coin de la cour, jettent à la brise parfumée des senteurs de l'oranger, de l'acacia, du magnolia ou des lauriers-roses en fleurs, les accords voluptueux de la valse de *Faust*, pendant que, à travers les traînées de lumières multicolores que projettent les lanternes accrochées aux branches des chênes toujours verts ou au panache mouvant des palmiers, ondulent et se croisent les valseurs dont les pieds glissent sans bruit sur les feuilles de rose ou d'oranger parsemées sur la pelouse. Du haut d'un balcon voisin tombent les notes perlées d'une romance chantée par une voix pénétrante comme un regard de ces grands yeux noirs de créole qui nous ont fixé tantôt, près de la *piazza*, et dont le brûlant souvenir hante encore notre mémoire. D'un coin plus sombre de la rue, monte une douce chanson nègre murmurée par un groupe de noirs assis dans l'ombre. Un baryton chante gravement l'air, tandis qu'une voix claire de ténor l'accompagne, dominant, *sotto-voce*, la tierce au-dessus. Et le chœur, basses et soprani, reprend le refrain avec cet ensemble et cette entente de l'harmonie si remarquable chez ces pauvres gens qui n'ont jamais appris les préceptes de l'art. La nature leur a fait la voix et l'oreille musicales, et ils laissent leur âme exhiler sa note triste, écho d'un récent esclavage, qui traverse de sa mélodie plaintive la joie bruyante de ces blancs par lesquels naguère encore ils étaient asservis.

Si, vous sentant isolé, vous, étranger perdu dans cette foule en liesse, vous laissez vos pas errer avec vos pensées dans les rues étroites et brillamment éclairées par les lumières des boutiques, les mille et un bibelots qui s'étalent dans les vitrines—objets d'une industrie et d'un commerce spéciaux à l'endroit—ont bientôt dissipé votre mélancolie en attirant votre attention. Ce sont mille et une bagatelles faites de tout autant de petites productions du pays, et que l'industrie locale travaille, transforme, embellit, pour soutirer quelque argent à ces grands désœuvrés, à ces belles oisives, venus ici de tous les Etats de l'Union pour trouver un peu de cette santé qui leur manque et y laisser en échange beaucoup de cet or dont ils sont bien pourvus. Eventails, fleurs délicatement découpées dans des plumes d'oiseaux rouges, verts, bleus et blancs ; coquillages étincelants des mers du midi ; dents d'alligator montées en épingles et en boucles d'oreilles et mariant leurs fauves montures d'or avec leur blancheur de jeune ivoire ; couteaux à papier, pipes, coffrets, porte-cigares ciselés et taillés dans les différents bois du pays ; éventails et chapeaux tressés artistement avec des joncs ou les longues feuilles du latanier ; bijoux faits avec certains petits colimaçons polis et brillants ; tout cela s'étale dans les vitraux, chatoyant sous la lumière des boutiques, chantant tous les tons de la gamme des couleurs, forçant les regards et la curiosité, chatouillant la convoitise des passants.

Et puis, ici c'est un espadon desséché avec son bec armé de cette longue scie redoutée de la baleine ; là un merveilleux flamand rose empaillé à côté de mignons colibris vêtus d'azur, d'émeraude et d'or. Tout auprès et leur faisant un hideux repoussoir, une famille de jeunes alligators vivants exhibent leurs formes grotesques dans un vivier qui occupe toute la partie inférieure de la vitrine. L'intéressante famille que ces diminutifs de crocodiles ! Ils sont là une trentaine au moins, tous sortis du réservoir rempli d'eau fraîche et couchés pêle-mêle ; les plus grands regardant avec de gros yeux les badauds qui les contemplent et, sans doute, réfléchissant que ce serait bien bon à croquer tous ces nez et ces joues dont une seule vitre les sépare ; les plus petits, ignorant encore ces appétits malsains, bâillent en montrant des incisives pleines de promesses ou dorment avec l'ingénuité de l'enfance. En voici un groupe qui a toute ma sympathie : ils sont comme ça sept ou huit bons petits enfants d'alligators qui font leur dodo ; deux d'entre eux sommeillent littéralement dans les bras l'un de l'autre, ayant chacune une patte passée autour du cou de son jeune frère, tandis que trois de leurs aînés ont la tête appuyée sur la carapace d'une tortue qui, le chef et les pattes rentrés dans l'écaïlle qui lui sert à la fois d'habit et de forteresse, dort aussi paisiblement que si l'ennemi n'était pas à ses portes.

Pendant que nous étudions les mœurs tout à fait bourgeoises de cette intéressante famille, voici que deux charmants minois créoles se penchent à côté de nous, vers la fenêtre, avec de petits cris moitié craintifs, moitié rieurs. Toutes deux sont enveloppées dans une mantille tricotée en fine laine blanche qu'elles ont jetée sur leur tête et rattachée sous le menton ; de sorte que je n'aperçois que leur petit nez mutin aux fines ailes roses et frémissantes, leurs joues mordues par les chauds baisers du soleil, et leurs yeux, oh ! mais leurs yeux ! étincelants comme deux charbons ardents. Il doit faire une jolie chaleur de passions contenues dans ces têtes mignonnes de vierges floridiennes, nées dans la patrie des fruits d'or et des oiseaux couleur de feu !

Mais, légères comme des papillons qui, à peine posés, reprennent leur vol capricieux, les deux jouvencelles continuent leur promenade un instant interrompue. Leur taille svelte et leur démarche onduleuse se perdent, avec leur gentil babil, au milieu de la foule allant et venant dans l'étroite rue qu'elle encombre.

Tout rêveur, égrenant les pensées que le rayonnement de ces grands yeux noirs a fait jaillir dans mon cerveau déjà surchauffé par le soleil du midi, je regagne à pas lent mon logis. C'est, dit-on, la plus vieille maison de la ville et bâtie sur le modèle des anciennes habitations espagnoles de Saint-Augustin : balcon sur la rue ; à l'intérieur double galerie couverte et ouvrant par des arches de pierre sur le jardin et la cour pavée en espèce d'asphalte faite de *coquina*. Je monte à la partie supérieure de la véranda et m'y assieds, laissant mes regards errer sur la baie qui dort à mes pieds sous la protection du phare dont le grand œil calme veille, là-bas, au front ténébreux de la nuit.

Il y a cinquante ans, cette maison où nous logeons était la plus gaie de Saint-Augustin. Elle était alors habitée par le général Hernandez, dont la nièce, madame Sanchez, est maintenant propriétaire. Alors, il ne se passait pas de semaine qu'il n'y eût ici soirée brillante. Une foule élégante remplissait les vastes pièces richement ornées. Quand les ardeurs de la valse forçaient les danseuses à venir respirer une bouffée d'air frais, galants cavaliers et belles jeunes femmes se répandaient au dehors par les arches donnant de plein pied de la salle du bal sur le jardin éclairé par des lanternes de couleur. Et là, dans la voluptueuse fraîcheur d'une nuit méridionale, sous les orangers et les magnolias en fleurs, respirant les parfums enivrants d'une végétation choyée par le soleil, se promenaient les amoureux appuyés l'un sur l'autre et se murmurant l'éternel duo de l'amour qui, depuis six mille ans, s'échappe en notes passionnées des lèvres des amants.

De toute cette radieuse jeunesse, de cette vie luxueuse, que reste-t-il aujourd'hui ? Une maison dénuée, les plus beaux meubles ayant servi de combustible pour chauffer quelques-uns des officiers de l'armée du Nord quand elle occupa la ville ; et puis, une vieille dame—la nièce du général Hernandez—à la mine distinguée, mais dont les chagrins les plus aigus ont creusé leurs sillons sur la figure à jamais désolée. Songeant à son mari, à son fils aîné, au service du Sud, tués par la guerre, à sa fortune anéantie, elle promène, abattue, sa tristesse digne de grande dame ruinée dans cette vaste demeure arrachée avec peine au gouvernement américain qui en avait pris possession, et, pour ne pas mourir de faim, elle loue à des étrangers quelques-unes de ces chambres qui furent témoins des splendeurs de sa jeunesse et de ses joies d'épouse et de mère.

Cette navrante histoire est celle d'un très grand nombre de familles des Etats du Sud ; et il ne faut pas les interroger longtemps pour que les sentiments de haine qu'elles entretiennent sourdement contre le Nord se fassent jour. Cette animosité va-t-elle réellement s'affaiblissant comme le prétendent les gens du Nord ? Tant mieux, si tel est le cas, pour l'homogénéité de la grande République. Il nous a paru, pourtant, que les cicatrices des blessures faites aux *susdites* sont encore bien fraîches, et qu'on ne pourrait pas appuyer imprudemment dessus sans en faire de nouveau couler le sang.

JOSEPH MARMETTE.

Menus propos de printemps :

— Mme X... est vraiment jolie ! C'est dommage que son nez bourgeoise.

— Je croyais que tu lui faisais la cour ?

— Oh ! pour la chute des feuilles, seulement.

* *

X..., qui s'est déjà ruiné trois ou quatre fois, n'a plus depuis deux ans le moindre argent dans sa caisse ; il n'en continue pas moins à très bien vivre ; il commence à engraisser, et une douce rotondité lui donne un petit air imposant qui ne lui messied pas. Un de ses amis le rencontre.

— Comment, fait-il, étonné, c'est à toi ce ventre-là ?

— Non, mon ami, répond X. ; c'est à mes créanciers.

* *

Un noir du plus beau teint comparait, accusé d'avoir chipé je ne sais plus quoi.

Le président l'interroge et lui demande où il est né.

— A Paris, répond le superbe noir.

— Comment !... à Paris ?...

— Oui ; rue Montmartre.

— Pourtant... votre couleur... vous m'étonnez, en vérité.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? Je suis né à Paris. Le président ne cesse de marmotter :

— C'est drôle, dit-il en se penchant vers son voisin de droite ; je l'avais pris pour un nègre.

* *

Aucun danger de la maladie des reins ou des rognons si vous faites usage des Amers de Houblon. C'est un des meilleurs remèdes de famille. Essayez-le ; n'en prenez point d'autres.